

## VI

Le général de Berdous passait deux heures chaque matin à lire les journaux dans son cabinet, la double porte soigneusement fermée, afin que sa fille, dont le petit salon était contigu, ne l'entendit point jurer. Les occasions de jurer ne manquent pas aujourd'hui quand on lit un journal, surtout si l'on est à cheval sur l'honneur, la justice, le droit, le bon sens et la grammaire, ce qui était le cas du divisionnaire mis à la retraite deux ans plus tôt — sans compter qu'il avait dans les veines le sang cévénol ! Mais tout porte à croire que le vieux guerrier cherchait plus qu'il ne fuyait cette crise quotidienne, tant le moindre juron était chose inconnue dans sa bouche à partir de dix heures du matin (sauf les jours où il sentait sa balle). Evidemment cette évacuation *ante meridiem* le dégageait pour le reste des vingt-quatre heures, et le mettait à même de ne jamais heurter d'un mot trop militaire les jolies oreilles roses de Marie de Berdous, dont il remplaçait la mère avec la respectueuse austérité d'un paladin commis à la garde d'une princesse.

Le général achevait sa cure, un certain matin de novembre, quand son domestique lui annonça Maurice. La surprise fut telle, que quatre ou cinq jurons, encore retenus dans son intérieur, se trouvèrent éliminés avant que Cléguérec fût assis.

Un quart d'heure fut employé à refaire connaissance. Le jeune homme dit qu'il avait débarqué au Havre la veille, que sa première course était pour son ancien chef, qu'il le trouvait toujours le même malgré sa redingote de "civil," que mademoiselle Marie devait être à cette heure une forte belle demoiselle. Enfin arriva la question inévitable :

—Que diantre venez-vous faire ici ? Est-ce un congé ou une retraite ?

—Ah ! mon général, si vous pouviez me renseigner !... répondit Maurice. Nous en recauserons, mais j'aime mieux vous donner tout de suite le thème de la manœuvre, ainsi que nous disions dans le bon temps. Pour les simples pékins, je viens m'amuser et régler quelques affaires. Pour vous, pour vous seul, je viens... Ma foi ! je veux bien être pendu si je peux vous l'expliquer. Il faut tâcher, cependant... J'ai un voisin là-bas, là-bas. Ce voisin a une fille...

—Dont vous êtes amoureux ?

—Hélas ! c'est elle — je vous parle comme à un confesseur — c'est elle qui s'est mis dans la tête que je suis digne de son affection. Je me hâte de déclarer qu'elle n'a pas beaucoup de choix.

—Honnête, cette petite ?

—Honnête, jolie, bonne, dévouée, intelligente, de vieille noblesse et pas tout à fait dix-sept ans.

—Ah ! ah ! D'après ce que j'ai lu, je ne croyais pas la Prairie si bien habitée. Et vous ne sentez rien pour cette jeune personne ?

—Je ne sentais rien quand je la voyais tous les jours. Depuis que je ne peux plus la voir, je sens quelque chose. Mais je ne pourrais que vous dire au juste ce que je sens. Une troublante pitié, peut-être.

—Eh bien ! mon garçon, épousez-là d'abord. Ensuite vous analyserez à loisir ce que vous sentez. A-t-elle de l'argent.

—Pas un sou.

—Ah ! diable ! Et de votre côté ?

—Je n'ai pas à me plaindre du présent, ni à désespérer de l'avenir.

—Alors, mon ami, si vous n'avez qu'à étendre la main pour avoir une bonne femme... Je vous assure qu'elles sont rares, du moins à Paris. Moi je n'en connais qu'une, mais celle-là n'est pas pour vos beaux yeux. Si mon gendre habitait seulement de l'autre côté de la rue, je trouverais que c'est trop loin. Réfléchissez bien. Attendez-vous que votre fortune soit faite ? C'est ou moins dix ans. Vous en aurez quarante, ce qui est trop. Vous serez fatigué ; vous ne connaîtrez plus le monde et vous aurez perdu, quant au vrai bonheur, les dix plus belles

années de la vie. Donc, mon brave Maurice, épousez votre petite amie sans tarder. Je ne vois pour vous qu'un seul sacrifice : l'argent.

—Il y en a un autre, dit Maurice, les yeux fixés sur le général. Son père, le baron d'Oberkorn, est un gentilhomme prussien.

—Que le diable vous emporte ! fit M. de Berdous en froissant son journal et en se levant de son fauteuil.

Mais ce mouvement impétueux lui arracha un cri de douleur, suivi d'un juron trop volumineux pour être incorporé dans le format ordinaire d'un livre. Il venait de "sentir sa balle".

—Prussienne aussi, la gueuse ! hurla-t-il en s'accrochant à la cheminée pour se remettre.

—Mon pauvre général !... Ce n'est pas ma faute dit Cléguérec.

—Evidemment, ce n'est pas votre faute. Mais, franchement vous êtes un ami par trop malchanceux !... Un jour vous bouculez un monsieur... c'est votre supérieur hiérarchique ! Vous tuez votre adversaire en duel... voilà que vous devez, à ce ce qu'il paraît, nourrir sa famille. Enfin vous vous amourez de la seule femme, peut-être, qu'il serait dans vos moyens d'épouser... c'est une Allemande !

—Mais, mon général, si je voulais pousser les choses plus loin, je ne serais pas ici.

—A la bonne heure ! Seulement seriez-vous parti, si vous aviez la certitude que les choses ne risquent pas d'aller plus loin ? Je ne dis pas que vous avez eu tort de partir. Ce que je dis, par exemple, c'est que vous jonez gros jeu. Voyez-vous, mon garçon, je vous connais, moi ! Je vous ai suivi. Je vous ai vu revenir d'un voyage d'une année, sans avoir oublié vos comptes avec un pauvre diable qui, en somme, ne vous avait pas fait grand-chose. Et vous allez me faire croire que vous oublierez en trois mois une demoiselle qui vous adore et que... Vous ne vous êtes pas vu dans la glace, tout à l'heure, quand vous en parliez !

—Je ne suis plus très habitué à me regarder dans les glaces, dit Maurice en souriant.

—Eh bien, mon brave, je vous conseille fortement de reprendre cette habitude, au moral tout au moins. surveillez-vous, étudiez-vous. J'ai l'intime conviction que l'homme le plus fort e va pas où il veut, quand il s'agit d'amour. Seulement, s'il n'est pas un imbécile ou un malfaitenr, il faut qu'il sache où il va, pour agir en conséquence.

—Mon général, je vous reverrai souvent. Vous êtes un bon médecin... et l'on assure que les Parisiennes sont de charmants remèdes.

—Oui, faites semblant de rire ! dit M. de Berdous en haussant les épaules : vous êtes dans cette agréable alternative ou d'aimer ici une femme que vous ne pourrez pas épouser, parce qu'elle refusera d'aller là-bas, ou d'aimer là-bas une femme que...

Brusquement il s'interrompit et vint se rasseoir dans son fauteuil, avec plus de précaution qu'il n'en avait mis à se lever. Comme il ne faisait pas mine de vouloir achever sa phrase, Cléguérec reprit :

—Vous vous arrêtez juste au moment où la conversation devenait intéressante.

—J'aimerais mieux vous voir moins intéressé, mon cher Maurice. Mais vous auriez bien tort de croire que vous me mettez dans l'embarras. On n'est jamais embarrassé de parler patriotisme avec une balle dans les côtes. Vous allez me dire que nombre d'honnêtes gens, qui n'ont aucun droit aux Invalides, traitent la question avec une aisance parfaite et soulèvent les masses d'un mot. Que voulez-vous ? En France, pour une raison ou pour une autre, le patriotisme est devenu sentimental. Au temps de Fontenoy, les gentilshommes des deux armées jouaient aux cartes et buvaient ensemble la veille de la bataille. Le lendemain, ils s'entretenaient comme de braves gens. Aujourd'hui nous ne voulons même plus respirer le parfum d'une fleur éclose sur la terre ennemie. Quelle différence voyez-vous entre ces deux façons d'être patriotes ?